

**Claude-Henri Grignon. *Olivar Asselin, le pamphlétaire maudit.*
Sous la direction de Pierre Grignon. Préface de Victor-Lévy
Beaulieu. Trois-Pistoles, Éditions Trois-Pistoles, 2007. 342 p.**

Dominique Garand

Volume 9, numéro 2, printemps 2009

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/1023104ar>

DOI : <https://doi.org/10.7202/1023104ar>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Centre de recherche en civilisation canadienne-française

ISSN

1492-8647 (imprimé)

1927-9299 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer ce compte rendu

Garand, D. (2009). Compte rendu de [Claude-Henri Grignon. *Olivar Asselin, le pamphlétaire maudit.* Sous la direction de Pierre Grignon. Préface de Victor-Lévy Beaulieu. Trois-Pistoles, Éditions Trois-Pistoles, 2007. 342 p.] *Mens*, 9(2), 305–310. <https://doi.org/10.7202/1023104ar>

Claude-Henri Grignon. *Olivar Asselin, le pamphlétaire maudit*. Sous la direction de Pierre Grignon. Préface de Victor-Lévy Beaulieu. Trois-Pistoles, Éditions Trois-Pistoles, 2007. 342 p.

Quelle surprise que de découvrir un nouvel ouvrage de Claude-Henri Grignon, en 2007 ! Décédé en 1976, l'auteur d'*Un homme et son péché* laissait dans ses cartons un manuscrit passionné sur son grand ami Olivar Asselin, modèle pour lui de courage intellectuel, qu'il n'hésitait pas à appeler son Maître dans l'art de manier le verbe cinglant. Rédigé pour sa plus grande part entre 1964 et 1965, l'ouvrage se voulait un monument destiné aux nouvelles générations, afin qu'elles conservent le souvenir d'un homme d'exception, « homme de droite » et « homme droit », comme l'écrit Grignon, dont le destin fut d'être « maudit » par les pouvoirs parce qu'il parlait trop fort, débusquait les manigances électoralistes et dérangeait le consensus ambiant.

Pourquoi ce livre mit-il plus de quarante ans avant d'être présenté au grand public ? On se doute bien que son inachèvement empêcha Grignon de le publier de son vivant. Après sa mort, c'est la fille adoptive de l'auteur qui en interdit la publication, pour des raisons inexplicables, mais que l'on devine liées à la morale. En effet, Grignon y dévoile des aspects peu reluisants de sa biographie, notamment son alcoolisme, dont il se délivra, en 1932, à la faveur d'un séjour... en prison. Ailleurs, Grignon confie qu'il ne fréquentait pas beaucoup la messe à l'époque où il travaillait à Québec. Le livre expose également d'une manière franche et directe le goût presque morbide d'Asselin pour les femmes, son penchant pour le sexe (à se sujet, on trouvera amusante et révélatrice l'anecdote racontée par Grignon voulant qu'Asselin ait insisté pour qu'il ajoutât à son roman une scène où Séraphin aurait renversé Bertine dans un tas de foin). Quoi qu'il en

soit, à la mort de Claire Grignon en 2006, Pierre Grignon, petit-neveu et filleul de l'auteur, hérite du manuscrit éparé et s'emploie à le remettre en ordre pour assurer sa diffusion. Plus encore, il découvre dans le fonds Olivar-Asselin, déposé à la Bibliothèque nationale, la riche correspondance entre les deux pamphlétaires, qui s'étend de 1922 à la mort d'Asselin en 1937. L'héritier prend alors la décision très opportune de joindre à l'ouvrage cette documentation qui lui fait écho et l'enrichit de maintes confidences. Toutefois, la présence non justifiée de passages retranchés, signalés par des « (...) », nous pousse à nous demander si une nouvelle censure s'est exercée.

Les lettres envoyées de la prison de Bordeaux, où Grignon purgea une peine de quelques mois pour malversation (il avait pigé dans les coffres du bureau des Douanes, où il travaillait, pour venir en aide à son frère narcomane en état de crise), constituent la principale révélation du livre. Cette faute, motivée par le souci de secourir plutôt que par cupidité, consolidera le lien avec Asselin qui soutiendra tout au long son ami et sa famille laissée à elle-même. À la suite de ces événements douloureux, Grignon vouera à Asselin une reconnaissance éternelle.

L'un des chapitres, intitulé « L'épée » (qui évoque le caractère à la fois tranchant et chevaleresque d'Asselin), reprend avec quelques ajouts et modifications un article publié en 1937 dans *Les Pamphlets de Valdombre*, « Olivar Asselin et les polémiques d'autrefois ». Dans ce chapitre, le plus développé du livre, Grignon propose une défense et une illustration du pamphlet en disant regretter sa disparition. La fondation des *Pamphlets*, l'année même de la mort d'Asselin, aura été pour Grignon une façon de poursuivre le combat dans l'esprit instauré par son maître. Ce combat est à la fois politique et littéraire. Du côté politique, il consiste à dénoncer la corruption, d'où qu'elle vienne. C'est ainsi que Grignon s'en

prendra très tôt – dès son entrée au pouvoir, à vrai dire – au régime duplessiste. Mais la tâche, selon lui, est plus difficile qu'à l'époque des jeunes années d'Asselin, comme veut le démontrer le récit qu'il fait du combat mené par le polémiste, en 1904, contre Jean Prévost, député de Terrebonne et ministre de la Colonisation : « C'est la plus somptueuse polémique qu'ait menée Olivar Asselin. Elle dura quatre ans. [...] Elle fut d'une violence terrible, d'une violence qui m'enchantait et m'aide encore aujourd'hui à respirer. [...] Cherchez bien dans le journalisme québécois un autre exemple de volonté, d'ardeur au combat et de véritable dispute française. Vous n'en trouverez point » (p. 76). Les harangues du jeune belluaire le conduisent en prison pour libelle diffamatoire. Aussitôt sorti, il en remet. Il ira même jusqu'à gifler publiquement le futur premier ministre Louis-Alexandre Taschereau, ce qui n'empêchera pas ce dernier, vingt ans plus tard, de le nommer à la direction du journal *Le Canada*, qui défendait la politique des rouges. Et c'est précisément cette attitude chevaleresque dont Grignon regrette la disparition, cette capacité d'admirer la force de l'adversaire le plus coriace. Et d'évoquer alors Jules-Edouard Prévost, l'ennemi de toujours, venu rendre un dernier hommage sur la tombe d'Asselin.

Indéniablement, l'ouvrage de Grignon, placé de son propre aveu à l'enseigne du souvenir, enrichit notre connaissance et notre compréhension du personnage. Sa curiosité littéraire l'amène à dépasser la vulgate bien-pensante de l'époque. Il évoque volontiers Baudelaire et Flaubert, auteurs décriés par l'Église, voire même Rabelais que très peu de ses contemporains lisaient. On le voit aux prises, pendant de longues années, avec un problème chronique d'argent. Acculé à la misère, sur le point de voir ses biens saisis par l'huissier, Grignon offre ses services aux journaux, se démène pour trouver un emploi au ministère de la Colonisation. Pour arrondir

ses fins de mois, il loue une chambre de sa maison. À de multiples reprises, Olivar Asselin lui vient en aide en le recommandant à droite et à gauche, ou encore en publiant ses chroniques littéraires. Les deux hommes luttent farouchement contre toute forme d'embrigadement, dépités en certaines circonstances d'être acculés à la « prostitution », comme ils le disent, de leurs valeurs, situation qu'ils s'emploient la plupart du temps à compromettre avec des coups d'éclat qui les marginalisent toujours plus. On s'étonne que Grignon ait réussi malgré tout, pendant ces années de vache maigre, à produire autant d'articles au moment même où il écrivait *Un homme et son péché* (mais on s'étonne moins du rôle que joue précisément l'argent dans ce roman...).

Au-delà des anecdotes ou de la psychologie individuelle, le dialogue entre les deux pamphlétaires donne à réfléchir sur l'état de la société canadienne-française de l'époque. Ce livre fournit de nouveaux arguments à ceux qui ont entrepris depuis quelque temps une révision en profondeur du discours imposé par les « révolutionnaires tranquilles » à l'endroit de la période qui les a précédés, apparemment dominée par une idéologie cléricale rétrograde. Non que cette idéologie n'ait pas existé. Seulement, le dialogue Grignon-Asselin montre combien il était déjà contesté de l'intérieur (c'est-à-dire par des catholiques). Ces deux hommes « de droite » dénoncent tout autant que Jean-Charles Harvey les « combinaisons clérico-électorales » qui, sous prétexte de servir la Religion et la Patrie, ne s'emploient qu'à consolider le pouvoir de quelques-uns. Asselin s'en prend aussi à l'aveuglement des groupes catholiques, comme l'ACJC, les Jeune-Canada, la Société St-Jean-Baptiste, en ce qui concerne la problématique rurale et la colonisation.

En somme, cet ouvrage témoigne du bouillonnement littéraire, politique et religieux des années vingt et trente, que

Grignon décrit comme « une époque de révolte manquée » et déjà marquée par la « faillite du nationalisme » (p. 162). La défense de la paysannerie, thème privilégié des deux auteurs, se laisse lire ici au-delà du préjugé moderniste qui en fait une idéologie rétrograde. On comprend combien l'attachement au sol (un sol que l'on façonne de ses propres mains) est envisagé par Grignon comme le meilleur moyen de préserver son autonomie devant la puissance aliénante et moralement débiliteuse du capitalisme. Les réflexions que s'échangent Grignon et Asselin dans l'intimité de leur correspondance nous incitent à réfléchir plus profondément aux raisons qui ont poussé ces deux passionnés à rejeter le modèle démocratique. Leur perspective critique n'est pas globale ou systémique, mais demeure « à hauteur d'homme ». Hommes de terrain, ils avaient l'opportunité de constater quotidiennement les petites bassesses des politiciens pour obtenir les suffrages, tout le jeu infect des alliances et des rétributions, le mensonge enfin d'une démocratie qui avait pour conséquence de pénaliser le travail de l'habitant.

Pour terminer, mentionnons un des motifs importants de l'éloge d'Asselin par Grignon. Selon ce dernier, Asselin fut le premier directeur de journal à faire une place à la littérature. Autant dans les feuilles qu'il a fondées (*Le Nationaliste*, *L'Ordre*, *La Renaissance*) que dans celle qu'il a dirigée (*Le Canada*), Asselin eut l'audace de créer un espace significatif à la critique littéraire, d'en faire autre chose qu'un divertissement mondain occasionnel : « Je m'adresse maintenant [1964] à tous les journalistes d'aujourd'hui. Il faut qu'ils sachent que le pamphlétaire maudit fut le premier directeur d'un journal à payer un article littéraire. [...] Il faut qu'ils sachent qu'Asselin, humaniste, érudit, intellectuel, a toujours placé la littérature au-dessus de la politique » (p. 135). Bref, « si nous avons, dans la plupart de nos quotidiens, une page littéraire, nous le devons

au pamphlétaire maudit. C'est ça, la révolution, pas une révolution tranquille, insignifiante, rose nénane, mais une révolution véritable, nécessaire et noble » (p. 70).

Dominique Garand
Département d'études littéraires
Université du Québec à Montréal

Gilles Paquet et Jean-Pierre Wallot. *Un Québec moderne 1760-1840. Essai d'histoire économique et sociale*. Montréal, Éditions Hurtubise HMH, 2007. 735 p.

Cet essai réunit onze articles ou chapitres de livre les plus représentatifs de l'œuvre historique de leurs auteurs au cours des trente dernières années. Il s'agit donc de rééditions peu revues de ce que Jean-Pierre Wallot et Gilles Paquet estiment constituer l'essentiel de la réflexion qui fonde largement leur analyse de l'histoire économique et sociale du Québec de 1760 à 1840 et, tout particulièrement, la position moderniste qu'ils ont adoptée dans le débat historiographique.

Toute une génération d'historiens reconnaîtra ce débat omniprésent dans les années 1960-1970 et qui perdure encore aujourd'hui avec la publication de cet ouvrage. Deux thèses contradictoires sur le Québec de cette période s'affrontent dans ce débat. L'une « traditionnelle » fondée sur les effets explosifs – la rébellion de 1837 – de la combinaison d'une « crise agricole dès 1802 » et du « nationalisme réactionnaire » « des masses paysannes » canadiennes-françaises « agitées par une élite locale de membres des professions libérales » (p. 278, 297, 362-363, 439-440). C'est la thèse proposée par Fernand Ouellet, principalement dans son *Histoire éco-*